

« anciennes victoires vont être rafraîchies et renou-
« lées. Si le sort n'a pas permis que mes exploits
« comptassent parmi ceux qui t'ont rendue illustre, la
« faute en est à ma mauvaise fortune, non à ma bonne
« volonté. Je tiens plus au souvenir que je te laisse
« qu'à ma vie; et je vois avec joie que c'est le moindre
« de tes enfants qui souffrira aujourd'hui la mort pour
« toi. Tu en as nourri dans ton sein d'autres qui me
« vengeront. Je te recommande mon âme, comme à la
« patronne de la chrétienté. Je ne parle pas de mon
« corps, puisqu'il n'est plus à moi... »

Le plus remarquable monument de Tolède, sans contredit, est le cloître de Saint-Jean-des-Rois. L'église, bâtie par Isabelle, est ornée de sculptures d'une merveilleuse délicatesse; mais on les a prodiguées à l'excès. Le chevet en est littéralement tapissé; ce ne sont que pyramides dentelées, ogives couvertes d'arabesques, galeries découpées à jour. Les détails sont charmants, l'ensemble manque de sobriété et de goût. On ne peut adresser ce reproche au cloître, qui est un morceau d'architecture de tout point admirable. Plus grand et plus orné que celui de Pampelune, il est d'un gothique très-fleuri, mais d'un style encore très-pur. Malheureusement la guerre de l'indépendance, puis les guerres civiles, l'ont en partie ruiné : une des quatre galeries est à demi écroulée. Les matériaux gisent à terre; il faudrait bien peu de temps et bien peu d'argent pour restaurer ce beau monument. Le gouvernement espagnol, à ce qu'il paraît, n'a ni le temps, ni l'argent.

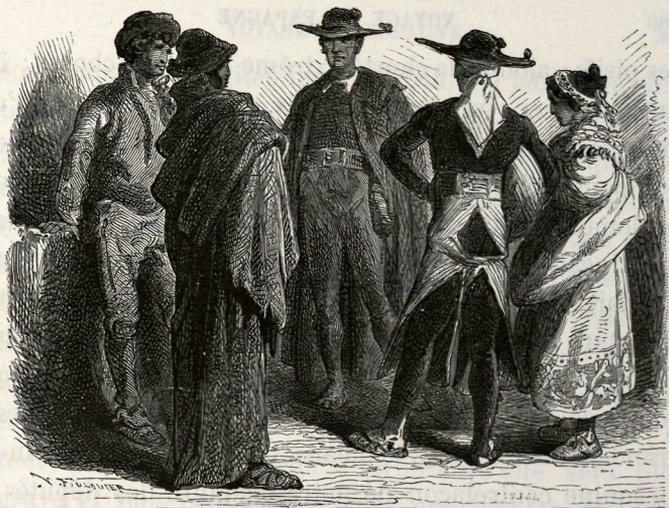
Sur la partie la plus élevée de la ville, et attirant de toutes parts le regard, se dresse une immense ruine, qui a cette belle couleur d'un rouge doré que donne seul aux ruines le soleil du Midi. C'est l'Alcazar de Charles-Quint. Brûlé en 1710, dans la guerre de la Succession, rebâti par Charles III, il fut une seconde fois détruit par les flammes dans la guerre de l'indépendance. Il n'en reste que les murailles indestructibles, flanquées aux quatre angles de tours carrées. On a projeté souvent de le restaurer pour en faire une école militaire. Pour ma part, je ne le souhaite point : il est bien plus beau ainsi, dominant la vieille ville sombre de la masse imposante de ses murs entr'ouverts et lézardés, à travers lesquels le soleil couchant jette tous les soirs comme les lueurs d'un nouvel incendie.

Nous avons passé deux jours à Tolède. Pour un anti-quaire, deux mois suffiraient à peine ; mais les profanes se contentent à moins. Dans une seconde visite à la cathédrale, j'ai admiré ses vitraux, qui sont les plus beaux que j'aie vus en Espagne, et une fresque de Luca Giordano qui couvre tout le plafond de la sacristie : œuvre immense, d'une belle composition et d'une belle couleur, encore bien qu'un peu molle. Mais, je l'avoue, j'ai passé rapidement devant les richesses du trésor ; la grande *custodia*, ses diamants et ses orfèveries m'ont peu intéressé, et je n'ai jeté qu'un regard assez indifférent sur les quatre-vingt-cinq mille perles qui, dit-on, ornent le manteau de la Vierge.

Non-seulement Tolède est triste, mais nous trouvons

que Tolède est un séjour glacial. Venus en une nuit de Murcie, nous sommes à la lettre tombés de l'été dans l'hiver. Les chemins de fer vous font de ces surprises, et celle-ci ne nous est rien moins qu'agréable. Le climat de Tolède est un des plus rudes de l'Espagne : climat excessif, tantôt froid, tantôt brûlant, comme celui de Madrid. Le thermomètre y monte l'été à 40 degrés ; il descend quelquefois l'hiver à 15 degrés de froid. Quoique nous soyons aux premiers jours de mai, l'air est glacé. La neige se montre tout près de nous, sur les flancs du Guadarrama, et la bise mordante qui a passé sur cette neige nous fait grelotter sous nos manteaux. Où est Grenade et son printemps éternel ? où sont les palmiers d'Elché et les brises embaumées des jardins d'Orihuela ?





CHAPITRE XIII

RETOUR A MADRID — LE MUSÉE



MADRID ne me plait pas beaucoup plus à la seconde visite qu'à la première. Pourtant la saison est plus avancée, les arbres ont des feuilles, et le Prado brille de tout son éclat. Je trouve que Madrid a tous les inconvénients et les ennuis d'une capitale : la foule bruyante et remuante, l'agitation stérile et l'encombrement dans certaines rues, sur certaines places où se rassemblent

les oisifs : ajoutez la cherté extrême de toutes choses ; il fait plus cher vivre ici qu'à Paris. Avec cela Madrid n'a rien de ce qu'ont ordinairement les capitales comme compensation ; rien de grand, rien de monumental ou seulement d'attrayant. De petites places, de petites fontaines, de petits jardins plantés de maigres arbres. En fait d'édifices publics, de lourdes bâtisses sans caractère et sans style. Sur la Puerta del Sol, par exemple, le ministère de l'intérieur, *el palacio de la gobernacion*, a l'air d'une caserne. Dans une des grandes rues voisines, le palais du Congrès n'est qu'une mesquine contrefaçon de notre chambre des députés. Pas une des églises de Madrid ne mérite qu'on y jette un coup d'œil ; elles sont aussi dénuées de style et de goût à l'intérieur que de majesté au dehors. Tout cela est moderne et d'une platitude achevée. J'ai parlé ailleurs des statues qui décorent le Prado : aujourd'hui, en descendant la rue d'Alcala, j'ai vu, dans une espèce de petit square grand comme la main, entre trois touffes de verdure, une statue de bronze juchée sur un haut piédestal, si haut qu'on peut à peine la voir : l'inscription m'apprend qu'elle représente Miguel de Cervantes Saavedra, et qu'elle a été érigée en 1835. L'inscription n'est pas de trop ; personne, dans ce bellâtre habillé en courtisan de Philippe II, ne reconnaîtrait le profond et ingénieux auteur de *Don Quichotte*. A lui faire attendre si longtemps une statue, à ce pauvre grand homme, on eût dû au moins la faire meilleure.

La reine vient de partir pour Aranjuez. Les esprits

sont inquiets et agités dans Madrid. La situation politique et financière du pays est de plus en plus menaçante. On me dit qu'on a craint il y a quelques semaines, un mouvement insurrectionnel dans Madrid même. L'armée n'est pas sûre; on déplace sans cesse les régiments. Pour tout le monde, l'avenir est gros d'orages : le mal est immense, la corruption générale, le gouvernement méprisé, la dynastie même dépopularisée. Les choses ne peuvent aller longtemps ainsi : une révolution nouvelle et prochaine est inévitable, et tout le monde s'accorde à croire qu'elle sera plus grave et plus profonde que les précédentes. Mais les révolutions détruisent, elles ne fondent pas. D'où viendra le remède à tant de maux? Où trouver en Espagne un homme politique, un parti sérieux, des citoyens honnêtes, éclairés, animés d'un vrai patriotisme?

Laissons les affaires de l'État, si vous m'en croyez; laissons, sur la Puerta del Sol et dans la Carrera San-Geronimo, leur rendez-vous ordinaire, les politiques de café discuter en groupes animés les actes de M. O'Donnell ou les chances de M. Prim; allons au musée : là du moins nous sommes sûrs de voir de belles choses et d'entrer en commerce avec de grands et nobles génies. Rien ne repose l'esprit et ne le console du spectacle des choses humaines comme de se réfugier dans ces hautes et sereines régions de l'art.

On a dit que le musée de Madrid est le plus riche du monde, et il n'y a là rien d'exagéré. Au point de vue des origines et de l'histoire de l'art, le Louvre est plus

complet; mais comme réunion de chefs-d'œuvre, je ne crois pas que, même en Italie, on puisse trouver rien de pareil. Je ne parle pas de l'école espagnole : Velasquez et Murillo ne peuvent être appréciés qu'ici. Mais les écoles italiennes, l'école flamande, l'école hollandaise sont représentées par un nombre extraordinaire de toiles, et de toiles du premier ordre. Raphaël en a dix; Titien en a quarante. Rubens, Van Dyck, Teniers brillent là de presque autant d'éclat qu'à Anvers et à Amsterdam. Cela s'explique quand on songe qu'au xvi^e siècle la monarchie espagnole était maîtresse d'une partie de l'Italie, des Flandres et de la Hollande; que Charles-Quint, Philippe II, Philippe IV, les uns par amour des arts, les autres par vanité ou par tradition, se piquèrent d'acquérir de tous côtés les œuvres des grands peintres contemporains; enfin que les trésors de l'Amérique leur fournirent, pendant longtemps, les moyens de satisfaire ce goût vraiment royal.

Donnons le pas aux Espagnols : la politesse l'exige, puisque nous sommes chez eux. Aussi bien, en entrant dans la galerie principale, nous serons tout de suite et de plain-pied au milieu de leurs grands artistes.

On va tout droit à Velasquez; car c'est le moins connu de tous; il n'est qu'à Madrid.

Il faut que je l'avoue : Velasquez au premier coup d'œil m'a laissé un peu froid. Il ne vous saisit pas comme Murillo. Il vous étonne d'abord plus qu'il ne vous charme. Sa couleur vous déroute; vous n'y trouvez rien de ce que vous avez vu ailleurs, et de ce

que vous pensiez voir : elle semble terne et sans éclat. Mais attendez un peu ; regardez quelque temps cette peinture, et bientôt vous sentirez sa puissance secrète ; vous comprendrez qu'il y a là un peintre de premier ordre et un génie original.

Velasquez, en effet, a une place à part parmi les grands peintres, et même parmi les grands coloristes. Ce n'est point un amant de la ligne pure ; le style ne le préoccupe guère, et il faut convenir qu'il manque complètement d'idéal. Ce n'est pas même un de ces coloristes à l'imagination brillante qui prodiguent les riches tentures, les armures étincelantes, les architectures grandioses. Il n'est pas non plus un de ceux qui ont demandé aux contrastes violents, aux fortes oppositions des clartés et des ombres, la puissance de leurs effets et la magie de leurs tableaux. Non ; il semble que Velasquez ait dédaigné ces prestiges et ces procédés. Il n'ajoute rien à la nature : il la prend telle qu'elle est, et telle qu'elle est la reproduit sur la toile. La vérité, c'est son seul idéal et sa seule magie.

Ce n'est pourtant pas un réaliste, au sens qu'on donne de nos jours à ce mot. Velasquez est vrai, il n'est pas vulgaire. C'est par excellence le peintre de la réalité ; mais cette réalité, il sait lui donner le mouvement et la vie ; il y met l'empreinte de son génie.

Voyez ses *Buveurs*, par exemple. Ce n'est, au fond, qu'un tableau flamand. Il représente des buveurs qui, dans une cérémonie grotesque, reçoivent un novice dans leur confrérie. Au milieu, sur un tonneau, est assis un

jeune homme nu jusqu'à la ceinture, couronné de pampres, figurant le dieu du vin. Le récipiendaire, une sorte de soudard en casaque jaune, la dague au dos, est à genoux : il baisse sa tête, sur laquelle le jeune Bacchus pose une couronne de vigne. Un buveur à la face joviale, au rire large et épanoui, présente au nouveau venu une écuelle pleine de vin. Quatre ou cinq autres, dans le fond, espèce de truands en guenilles et à la trogne rouge, applaudissent de la voix et du geste.

Il n'y avait pas là, ce semble, même pour un coloriste, matière à produire de grands effets. Et pourtant, avec cette scène de cabaret, Velasquez a fait un chef-d'œuvre. Tous ces personnages ont un tel relief, le jeune homme assis sur le tonneau est d'une couleur si franche et si vraie, son voisin qui présente la coupe rit au spectateur d'un rire si ouvert et si communicatif; toutes ces figures avinées sont si frappantes, si vivantes, que le sujet est oublié et l'admiration forcée. Ce qui est merveilleux surtout, c'est le jeune homme nu. La lumière tombe en plein sur les bras et le torse, et ce corps blanc se détache des tons neutres qui l'entourent avec un éclat et une puissance extraordinaires. Ce n'est pas de la couleur, c'est de la chair. Personne n'a peint la chair comme cet homme-là. A côté de lui, les autres peintres, je dis les premiers parmi les coloristes, semblent avoir fait des chairs de convention. Tout près de cet étonnant tableau des *Buveurs*, il y a une très-belle toile de Rubens représentant *Andromède délivrée par Persée* : la figure nue d'Andromède est de la meilleure manière du peintre et d'une admirable

couleur. Eh bien ! quand on regarde alternativement les deux tableaux, cette Andromède, à côté du jeune homme de Velasquez, fait l'effet d'une belle académie peinte, à côté d'un corps en chair et en os.

Il y a un autre tableau de Velasquez qui est peut-être encore supérieur à celui-là : c'est celui qu'on appelle le *Tableau des Lances* ou la *Reddition de Breda*. Ici encore le sujet n'est rien : sujet officiel, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus froid, de plus dénué d'intérêt. Au fond, un grand paysage, une plaine verdoyante, et dans le lointain la ville. Au premier plan, deux groupes d'hommes armés, à gauche les Flamands, à droite les Espagnols. Au milieu, dans l'espace qu'ils laissent libre, le gouverneur de Breda présentant humblement les clefs de la ville au marquis de Spinola, qui, par courtoisie, est descendu de cheval et a fait quelques pas au-devant de lui. L'expression du général espagnol est spirituelle et douce, le geste charmant, d'une politesse gracieuse et noble.

Mais ce qu'on ne peut dire, ce qu'aucune parole ne peut rendre, c'est la largeur de la scène, c'est l'aisance avec laquelle quarante personnages secondaires sont groupés autour des deux personnages principaux ; c'est l'art prodigieux avec lequel toutes ces figures se pressent sans se confondre, s'échelonnent en quelque sorte sur des plans différents et reculent dans la toile. On sent qu'entre elles il y a de l'espace, et que l'air circule.

On a dit de Velasquez qu'il a su peindre l'air ; et le mot est juste. Il n'y a ici nul effet violent de couleur : la croupe moirée du cheval de Spinola fait seule repous-

soir au premier plan; mais la gamme générale du tableau est dans les tons gris-clair. Tout est dans la clarté : une lumière diffuse et perlée enveloppe et semble revêtir tous les objets. Comment l'artiste a-t-il pu maintenir toutes ces valeurs égales, sans les neutraliser l'une par l'autre et sans nuire à l'effet d'ensemble? C'est son secret, et il l'a emporté avec lui. Il y a là un tour de force, un prodige de l'art à faire à jamais le désespoir de tous ceux qui manient un pinceau.

Seul peut-être Rembrandt, cet incomparable magicien, a atteint une telle puissance de relief et d'illusion. Dans sa *Leçon d'anatomie*, qu'on voit à la Haye, il est arrivé, sans l'emploi de ses procédés habituels de clair-obscur, à un effet analogue. Mais Rembrandt pas plus que Velasquez n'a eu de rivaux et d'imitateurs. Chacun d'eux est unique dans son genre. Velasquez avait visité deux fois l'Italie, et beaucoup étudié les Vénitiens. Il avait aussi connu Rubens, puisqu'il n'avait que trente ans quand Rubens vint à Madrid. Mais il n'a imité ni Rubens, ni les Vénitiens, ni personne. C'est une des originalités les plus extraordinaires qu'offre l'histoire de l'art.

Je ne puis parler de toutes ses grandes compositions. Les mêmes qualités se retrouvent à des degrés divers dans son tableau des *Infantes*, et surtout dans celui des *Fileuses*, où les hommes du métier admirent une femme, vue de dos, en pleine lumière, qui est un prodige d'exécution. Mais de ces toiles, quelques-unes ne sont que des tableaux d'intérieur; d'autres, comme



Velasquez. — Philippe IV jeune.



son *Apollon*, ont, avec un grand mérite de peinture, un manque de style qui nous étonne et nous choque.

Où Velasquez a mis peut-être le plus de style, c'est dans ses portraits. Là encore sa peinture n'a rien qui séduise : l'aspect en est sévère et presque froid. Mais quelle vigueur ! quelle vérité ! quelle vie ! Considérez pendant un peu de temps ces têtes pâles et fières : elles vous regardent, elles vont se mouvoir, elles vont parler.

Il avait pourtant bien souvent de tristes modèles ! Si ce n'étaient des Velasquez, qui ne se lasserait de retrouver à chaque pas, reproduit à satiété, dans les galeries de Madrid, l'éternel portrait de ce Philippe IV, qui fut (disons-le du moins à son honneur) le protecteur et l'ami du peintre : face plate et morose, à l'œil éteint, aux grosses lèvres, à la lourde mâchoire autrichienne.

Quelle crânerie charmante dans ce jeune enfant, en habit de chasse, la casquette sur l'oreille et le mousquet à la main ! Quel mouvement dans cet autre lancé au galop de son poney ! Surtout quelle noblesse, quelle fierté, quelle largeur magistrale dans ce grand portrait équestre du duc d'Olivarès ! Et puis tournez-vous, regardez ces fous de cour, ces comédiens, ces mendiants. Où trouver plus de comique et de verve, un trait plus fin, une touche plus spirituelle ?

On s'arrête devant un charmant paysage : c'est une allée des jardins d'Aranjuez. Dans le fond, le soleil se couche derrière une futaie de beaux arbres, qui dessinent leurs silhouettes élégantes sur un ciel légèrement orangé. Sur le devant, d'autres arbres minces et clair-

semés, où s'enroulent des lierres et se balancent des guirlandes de lianes. Cela est doux, tranquille, har-



Velasquez. — *Le prince Balthazar Charles.*

monieux, léger de ton. On a, en regardant ces beaux ombrages, comme l'impression du calme et de la fraîcheur du soir. Le nom de Velasquez est écrit au-dessus

de ce tableau. Cette toile et une ou deux autres prouvent qu'il eût porté, s'il l'eût voulu, le même génie dans



Velasquez. — Couronnement de la Vierge.

l'interprétation de la nature que dans celle de la figure humaine.

